L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°37 - Novembre 2021

Métamorphose

Automne, diverses techniques à l'acrylique

Illustrations de Choupie Moysan

L'écho de l'étroit chemin

Novembre 2021 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème " métamorphose "

Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : Métamorphose

- Le rameau, *Monique Leroux Serres* p. 7
- Je me ferai rose dans le jardin, *Mai Ewen* p. 9
- La nymphe bleue, Françoise *Deniaud-Lelièvre* p. 11
- Villa Veneta, *Régine Bobée* p. 13
- L'exposition, *Martine Le Normand* p. 15
- De la gargouille, *Choupie Moysan* p. 17
- L'enfant de Sumatra, *Françoise Kerisel* p. 19

Thème libre

- Le roseau, *Marie-France Evrard* p. 21
- Le Nô du trèfle, *Monique Mérabet* p. 23
- Une après-midi, *Eric Bernicot* p. 27
- Pierres de mémoire, *Germain Rehlinger* p. 29

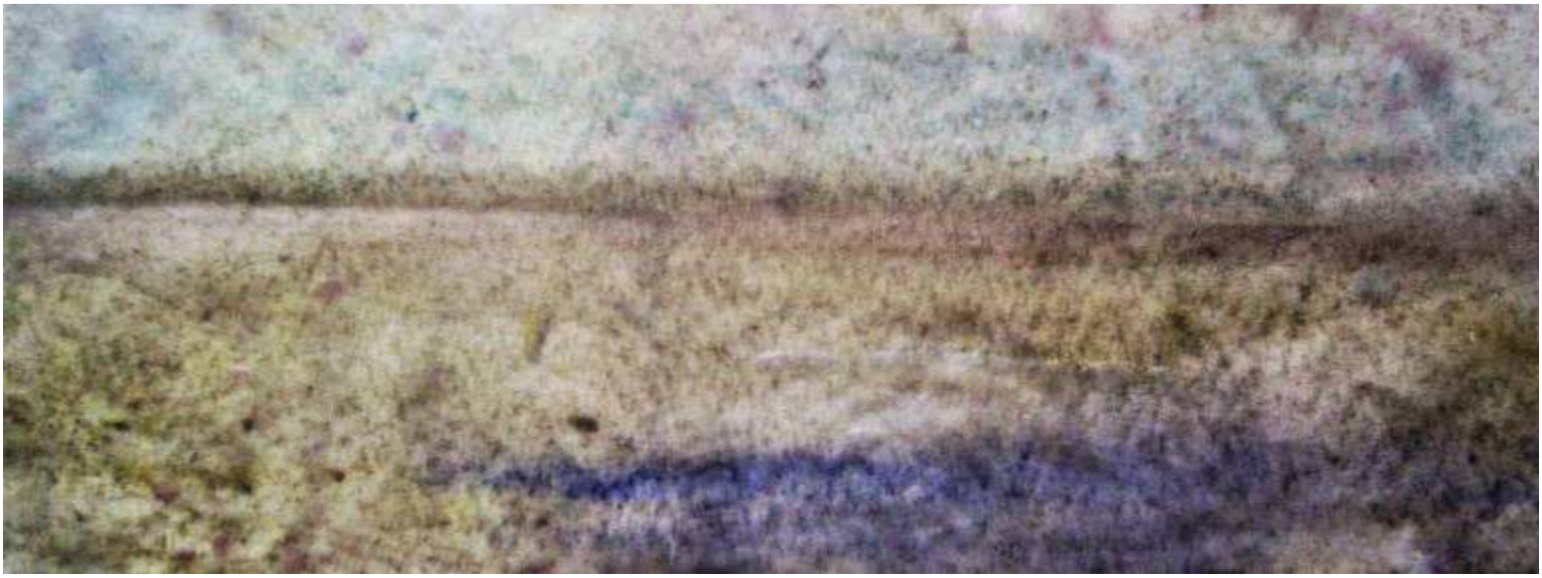
Coups de cœur

- Pierres de mémoire, de *Germain Rehlinger,* par Marie-Noëlle Hôpital p. 31

Livres

- Enfances, recueil collectif de haïbuns coordonné par *Danièle Duteil*, par Marie-Noëlle Hôpital p. 33
- Normandie, été 76, roman-haïbun de *Seegan Mabesoone*, par Danièle Duteil p. 38
- Âges et voyages, haïbuns de *Bernard Pikeroen,* par Danièle Duteil p. 43

Entretien Christophe Jubien / Danièle Duteil, à propos du recueil collectif de haïbuns *Enfances* p. 47



Nos adhérents ont du talent : À écouter, à lire… p. 51

Vie de l'AFAH et annonces p. 52

Hommage à Philippe Gaillard (Paris) p. 53

Adhésion AFAH p. 55

Éditorial

" autrefois
c'était la mer" dit-il
en jetant du bois dans le feu [1]

La littérature japonaise, notamment le haïku, rappelle que nous vivons dans un monde en perpétuelle mutation. Les Japonais ne se lassent pas de guetter l'instant, en communion avec la nature, notant chacun de ses soubresauts et suivant avec intérêt les cycles des jours et des saisons.

Le thème de la métamorphose, choisi pour ce N° 37 de *L'écho de l'étroit chemin,* s'accorde parfaitement à une telle philosophie, qui privilégie l'instant présent afin de s'en imprégner, de le retenir un peu avant qu'il ne s'échappe.

Si le regret du moment qui s'éloigne est marqué, l'impatience de ce qui va advenir est intense aussi. N'est-ce pas là ce qu'on peut appeler « vivre » ?

La succession des états n'est pas le seul sujet d'étonnement. Il en est un autre plus secret, que toute chose porte en elle puisqu'elle offre deux faces : l'endroit et l'envers, le côté visible et la partie cachée ; tout retournement, toute rotation réserve bien des surprises.

Les humains aussi ont leur face cachée, « obscure », méconnue. À ce titre, ils peuvent également déconcerter.

Les haïbuns, sélectionnés dans la suite de ces pages et illustrant la métamorphose, traitent de ces différents aspects et d'autres encore.

Quatre auteurs ont opté pour le thème libre, mais certains textes auraient pu figurer aussi bien dans le thème principal. Ainsi en est-il de deux d'entre eux : *Le roseau* (Marie-France Evrard) et *Le Nô du trèfle* (Monique Merabet).

Le coup de cœur de Marie-Noëlle Hôpital (*Pierres de mémoire*, de Germain Rehlinger), membre du jury avec Gérard Dumon et moi-même, fait partie de la série « Thème libre ».

La rubrique « Livres » présente : *Normandie, été 76*, roman-haïbun de Seegan Mabesoone (Pippa), *Âges et voyages*, haïbun de Bernard Pikeroen (Unicité), et *Enfances*, recueil collectif de haïbuns dirigé par mes soins (Pippa). Un entretien suit, (C. Jubien / D. Duteil), à propos d'*Enfances*.

En cette fin d'année, nous avons malheureusement à déplorer un nouveau décès : celui de notre ami haïkiste Philippe Gaillard (groupe Kukaï-Paris), survenu le 17 novembre 2021. Un bref hommage, rappel de joyeux moments passés en sa compagnie, lui est consacré.

---

1. Hosai, poète et moine zen (1930-) : *Sous le ciel immense sans chapeau.* Choix et traduction : CHENG Wing fun & Hervé COLLET. Éditions Moundarren, 2007.

Choupie Moysan, avec le talent qu'on lui connaît, nous fait l'honneur d'illustrer entièrement ce nouveau numéro. Nous l'en remercions chaleureusement.

L'hiver s'annonce, prenez soin de vous et des vôtres. Que la fin d'année vous procure de nombreuses joies et sujets de satisfaction, ainsi que 2022, qui approche à grands pas.

Bonne lecture !

Danièle Duteil

Criaillements et tiraillements, acrylique,
encre sur bristol

L'écho de l'étroit chemin

Novembre 2021 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème " métamorphose "

Le rameau

Ses yeux
grand ouverts de surprise
son premier mot

J'ai lu Kafka.
Je vais souvent à la serre aux papillons.
J'ai grandi au bord d'une mare où nous pêchions les têtards pour les voir évoluer dans un bocal.
J'ai vu mes enfants mûrir ; je vois mes petits-enfants grandir.
Et mes cheveux ont blanchi.

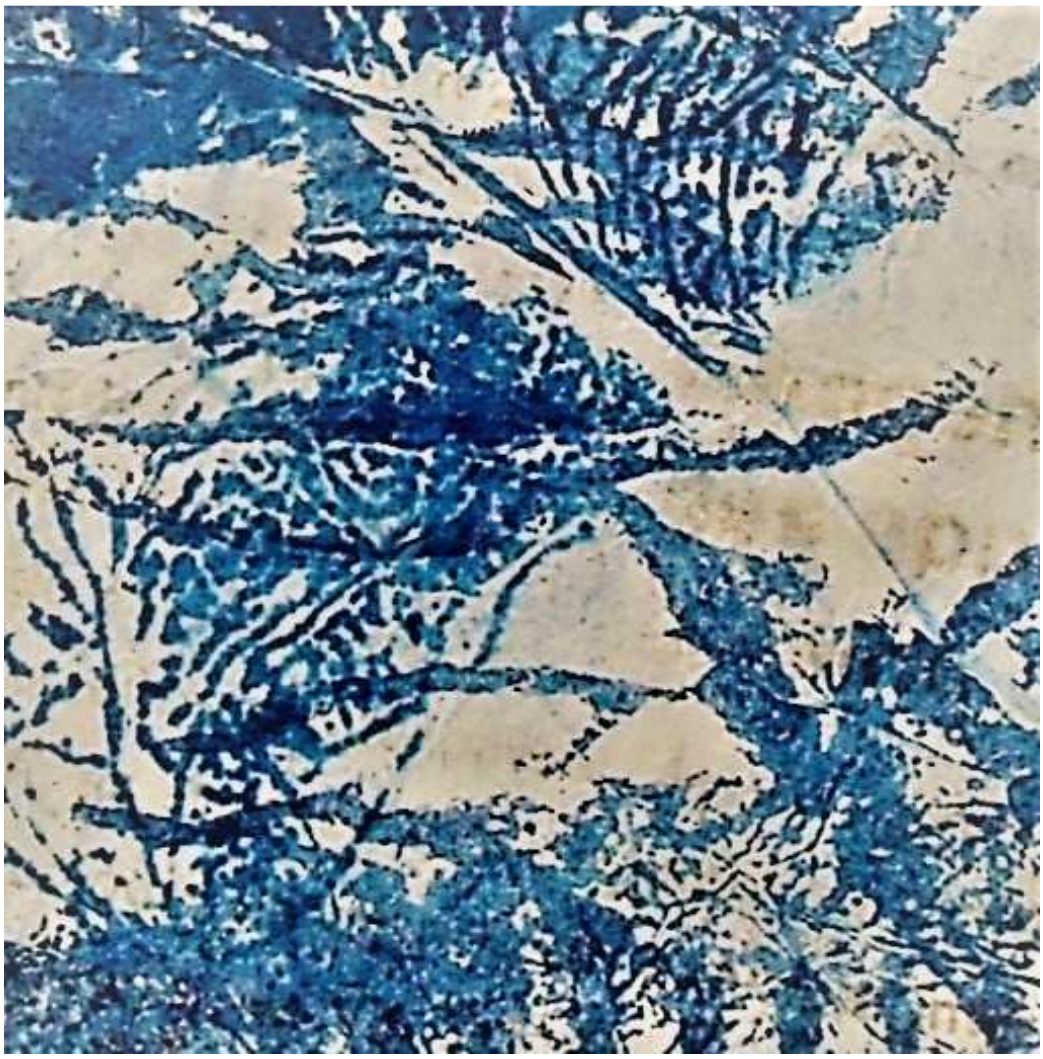
Mais l'autre jour, à cause de sa couleur inhabituelle, j'ai subtilisé un rameau de capucine. En rentrant, je l'ai disposé dans une bouteille en céladon en forme de coloquinte.

C'est dans les jours qui suivirent, un matin, que j'ai éprouvé cette impression de première fois d'enfance.
Contre toute attente, le rameau avait continué sa vie, s'était déroulé, allongé… Les boutons s'étaient ouverts en grandes fleurs rouge profond, et les feuilles – qui n'ont rien à envier aux feuilles de lotus – s'étaient évasées en larges et fins plateaux, se dressant bien à l'horizontale au-dessus de la tige, formant chacune comme une petite ombrelle vert tendre.

Ah ! Voir se délier
un rameau de capucine
sur le marbre noir

Aurai-je une dernière parole avant la grande transmutation ?

Monique LEROUX SERRES (France)



Wakame et autres, sous l'eau

Je me ferai rose dans le jardin

Sur l'estrade deux compères chantent. Le pied droit frappe le sol afin de garder la cadence. La sueur perle sur leurs visages rougis. La langue ne doit pas déraper ! Le chant ne doit pas bégayer ! Sinon, le pas des danseurs chancelle, la chaîne se rompt ! ...et les chanteurs perdent leur réputation !

L'*andro*[1] suit le rythme de la chanson. Main dans la main, petit doigt lié au petit doigt, loñla, loñlaire, bras tendus-détendus-retendus, pas glissés, la danse et la transe ont commencé.

« J'ai une bonne amie à Quimperlé...
Oui j'irai la voir dimanche au soir ... »

Les danseurs s'évertuent à suivre le déroulé du chant sans perdre le pas...

Mais la jeune fille ne veut pas que le galant vienne la voir dimanche au soir ! Afin d'échapper à son harceleur, elle se fera biche dans les bois...

Il se fera chasseur et poursuivra sa proie...

Cours, cours, petite biche !

Elle sera poisson dans un étang, et lui, deviendra pêcheur...

Rose dans mon jardin –
les épines protègent
ma pureté

Il deviendra jardinier pour cueillir le cœur de sa belle.

La chaîne ondule au gré du rythme des voix des chanteurs. On chuchote parfois les paroles. La bouche grand ouverte et les yeux exorbités, les danseurs écoutent la chanson. Les seins tressautent gaiement sous le chemisier léger. Les pieds glissent et frappent. Les bras et les jambes s'accordent. Les visages rougissent sous l'effort et l'attention.

« Je me ferai nonne dans un couvent... »
« Et moi prêtre pour te confesser... »

---

1. *andro* : danse bretonne

Si elle se fait malade de langueur, qu'à cela ne tienne ! Il se fera médecin pour la guérir !

Elle sourit, moqueuse : « Tu ne m'auras pas, balourd, je me ferai morte sur mon lit ».

« Je me ferai Saint Pierre au Paradis,
Et j'ouvrirai la porte à mon amie ».

Que fera le harceleur avec l'âme de son aimée ? Ce sont bien les âmes qui grimpent au Paradis et non les corps ?

Un dernier coup de talon. Le *kan-ha-diskan*[2] se tait. Les chanteurs essuient la sueur sur leurs joues rougies.

La chaîne se rompt. Chacun récupère ses petits doigts et ses bras mis à mal. On applaudit les chanteurs. On les félicite bruyamment.

Sortis de leur transe, mais encore hébétés, les danseurs regardent autour d'eux, sourient à leurs compagnons, bavardent…et se dirigent vers la buvette, se rafraîchir avant de regagner la salle et danser à nouveau à perdre le souffle.

Les danseurs ne s'arrêteront que lorsque les chanteurs s'écrouleront de fatigue et aphones

Chassés de la salle, ils iront, la tête résonnant encore de musique et de chants. La nuit s'éteint doucement, mais entre nuit et jour, peut surgir la forme d'un humain, d'une fleur, d'un animal gambadant devant leur regard troublé.

Brume d'aurore –
poursuivie une biche
s'enfuit vers les bois

MAI EWEN (France)

2. *kan-ha-diskan* : chant à danser.

La nymphe bleue

À fleur d'eau, sous les caresses du soleil, une nymphe bleue nue et envoûtante se baigne au milieu de l'étang.

Hier encore, juste un bouton floral flottait dans les méandres de l'eau et les reflets du ciel. Sa beauté sommeillait dans l'onde tranquille et le secret des profondeurs. Mais la puanteur et la putréfaction de la boue fertile se métamorphosent à une allure prodigieuse. En captant la lumière, la créature azurée se pare de pouvoirs immenses. Ses organes se muent en feuilles, en pétales et en étamines.

Assise en tailleur, face aux rayons du soleil, elle ouvre lentement ses nombreux pétales en étoile. Les jeunes feuilles de nymphéa, enroulées ce matin, se sont étalées. Leur circularité munie d'une fente, permet l'évacuation de l'eau de pluie.

Elle s'abandonne à la contemplation. Au *Ku*, ou au vide mental. Là où réside la magie du monde. Ce vide est la source inépuisable à partir de laquelle l'univers se déploie. Le monde autour d'elle n'est qu'un immense miroir.

autour des joncs
sans cesse vont et viennent
les libellules

Elle tend l'oreille au chant mélodieux d'une fauvette, sur la branche du saule. Près d'elle, un écureuil, furtif, vient laper quelques gouttes d'eau. Elle offre son visage lumineux aux syrphes butineurs. À la faveur d'une douce brise, les longs pétioles des feuilles se déplacent à la surface de l'eau, et l'invitent à danser. Autour d'elle, les gerris, frêles patineurs, génèrent de légères dépressions à la surface des eaux. Les grenouilles sautent sur ses genoux.

Elle voyage dans ce paysage aquatique. Dans cette rêverie, elle se ressource.

Elle s'ouvre le matin et se ferme le soir. Les jours de pluie qui durent, les premiers froids altèrent sa beauté. L'éclat de ses pétales, peu à peu s'estompe. Elle coule doucement au fond de l'eau.

Toute chose après avoir fleuri retourne à sa racine.

une feuille d'automne
glisse sur l'eau
vent du soir

Françoise DENIAUD-LELIÈVRE (France)

perce le bleu
criard du geai
brumes de septembre

Villa Veneta

Vous me voyez aujourd'hui, délabrée, vandalisée, dépôt d'encombrants. Vous ne voyez que ce qui manque, ce qui a été défoncé, dégondé, arraché... Mais il reste des traces de mon passé : voyez mes plafonds à caissons, mes portes à doubles battants, ma cheminée de marbres de Carrare, les frises et les tentures peintes, tous ces portraits de déesses et de dieux romains.

Couchés dans l'herbe
apollons moussus en attente
d'un retour en scène

Et maintenant, imaginez une soirée ici...

Les maîtres de maison ont invité tous leurs amis et connaissances pour fêter l'équinoxe de printemps. Et quand on parle de fête, ils s'y connaissent et savent y faire ! Chez eux, une fête, c'est toujours fastueux, surprenant, insolite. Mon décor théâtral s'y prête à merveille. Les invités viennent toujours habillés pour l'occasion, simples loups de velours noir, toges romaines, robes extravagantes de gala ou somptueux déguisements de Carnaval. D'ailleurs Venise n'est pas loin d'ici. Tout ce joli monde foule mes tapis d'Orient et mes parquets marquetés, s'affale sur des divans de velours de soie, se croise et trinque dans des flûtes de cristal de Bohème. Bref, on s'amuse, insouciant du décor, tellement habitué aux salons d'apparat, aux réceptions et aux spectacles...

Costumes d'époque
masques et loups de créateurs
dress code imposé

Ces temps-là sont révolus depuis longtemps. J'ai vécu des heures sombres d'occupation. On a souvent négligé d'entretenir mes peintures murales et mes poutres décorées, qui se sont écaillées avec l'humidité, que les insectes ont achevé de grignoter. Mais je ne regrette rien. Je sais que je suis vouée à l'oubli. J'espère simplement qu'on me laissera décrépir en paix, redevenir poussière aux vents d'Orient...

***

La Provincia di Verona, publié le 21.03.2000

Répondant à l'invitation du signor Valerio di Caruso, descendant direct du célèbre ténor napolitain, les édiles de la région et de la ville se sont pressés nombreux hier soir à la réouverture de la Villa Veneta. Après cinq années de travaux d'une restauration soignée, cette demeure classée a retrouvé tout son lustre d'antan. Ses fresques murales et plafonds peints, ses frises et ses décors de théâtre romain ont repris leurs couleurs originelles. Le résultat est à couper le souffle : une métamorphose totale !

La villa sera désormais ouverte au public les jours fériés et à quelques occasions festives dans l'année. Les groupes et les étudiants en histoire de l'art pourront la visiter sur rendez-vous.

© *Régine BOBÉE* (France)

Après, acrylique, encre

L'exposition

Depuis plusieurs jours elle était attirée par la vitrine de cette jolie boutique qui venait d'ouvrir sur la place de la Préfecture. Boutique Mary Quant. Du nom d'une créatrice de mode britannique à qui on devait l'invention de la mini-jupe, des imperméables en plastique et du maquillage appelé « boîte de peinture ». C'était d'ailleurs cette dernière qui faisait rêver Élisabeth, encore trop jeune pour s'être maquillée. Ah ! Ressembler aux idoles de sa revue préférée, « Salut Les Copains » ! Souligner ses yeux de biche au crayon noir, comme dans la chanson[1] qu'elle répétait en boucle ! Le jeudi suivant, la boutique offrait un maquillage gratuit pour découvrir ses produits. Il allait falloir convaincre sa mère si elle voulait profiter de cette chance !

À sa grande surprise, ce ne fut pas difficile. Un ami peintre de ses parents ne souhaitait pas se rendre seul au vernissage de son exposition. Élisabeth proposa de l'accompagner, tellement heureuse de découvrir un monde inconnu avec ce grand ami de la famille qu'elle appréciait tant. Ils peignaient souvent ensemble. Il n'avait pas d'enfant. Sa femme et lui et l'avaient prise sous leur aile. Quoi de plus naturel que de se faire belle pour une telle occasion ? Il lui fallait une nouvelle robe et… du maquillage.

L'esthéticienne lui glissa un bandeau pour dégager ce front qu'Élisabeth n'aimait pas. Elle le cachait sous une grosse frange. On ne pouvait pas prendre le risque de salir sa coiffure et il fallait juger de ce qui lui siérait le mieux. Elle ôta ces lunettes teintées qui cachaient son regard timide. Légèrement renversée sur le siège, Élisabeth offrit son visage aux douces mains expertes. Caresses des pinceaux qui étalent fond de teint, couleurs sur les paupières, sur les joues et les lèvres. Elle découvrait le plaisir de s'abandonner à l'autre.

L'image que lui renvoya la glace la surprit. Une autre. Plus âgée, plus affirmée, plus jolie que d'habitude. Il avait suffi de quelques coups de pinceaux pour ressembler aux stars de ses magazines. Avant de monter en voiture Victor lui en fit d'ailleurs la remarque : elle était magnifique !

son cœur bat
au rythme des essuie-glace –
grisaille

---

1. Frank Alamo : *Biche, oh ma biche.*

Ce compliment n'empêcha pas sa timidité. Elle arriva au vernissage au bras de Victor pour se donner une contenance et… un appui. Elle portait ses premières chaussures à talon. Elle connaissait bien l'exposition puisqu'elle l'avait aidé à accrocher ses tableaux. Il faisait confiance à son sens de l'esthétique. Plusieurs personnes le félicitèrent d'avoir une aussi charmante épouse. Un artiste peintre a le droit de choisir une femme de vingt ou trente ans de moins… Il ne les démentit pas. Devait-elle s'en réjouir ? Cette situation la flattait mais lui semblait étrange. Victor était plutôt son père adoptif que son mari. Elle les connaissait, lui et son épouse, depuis si longtemps.

Une fois les invités partis, légèrement éméchés, Élisabeth et Victor remontèrent dans la voiture américaine aux profonds sièges de cuir, pour faire le chemin inverse. Une vingtaine de kilomètres. Elle se laissa tranquillement bercer par la fatigue et le ronronnement du moteur jusqu'à ce que « comme tombé du ciel l'oiseau vint se poser »[2]. Réunissant ses forces, elle réussit à le repousser et à crier des mots qu'elle ne contrôlait pas : « Je sais que tu es l'amant de ma mère, tu ne vas pas lui faire ça ! » C'était le bon uppercut. Celui auquel il ne s'attendait pas. Il redémarra sans rien dire.

Le lendemain matin, Élisabeth découvrit son visage dans le miroir. Mélangé à ses larmes, le rimmel avait dessiné plusieurs sillons noirs sur ses joues livides. Elle ne savait pas qu'un joli maquillage pouvait faire autant de dégâts.

papier glacé
toutes les idoles sourient
accrochées au mur

Martine LE NORMAND (France)

---

2. Barbara : *L'aigle noir.*

Figure, acrylique, collages

De la gargouille

On oublierait presque en passant vite que, des pieds aux fesses, la gargouille est scellée dans la pierre, dans le passé de la pierre, dans le sacré de la pierre. Cette figure conjugue l'ambivalence de l'ange et du démon ; au-delà de l'emprise du minéral, on la croirait en lévitation : est-ce l'aspiration au divin qu'elle nous donne à voir ? Ne dirait-on pas qu'elle la cultive en se propulsant le buste vers les cieux ?

crachin d'automne
l'araignée fait trampoline
dessous le vide

Reconnaissons que l'eau a beau couler, la gargouille reste imperturbable, les ailes mouillées, où ce qui en tient lieu, enchâssée dans le bâtiment. Elle ne peut que régurgiter, surtout par temps de pluie. L'eau en mince filet vient choir sur le pavement de granit formant une mousse verte. Cette action renouvelée au fil des ans finit par faire coupe, tant sa régularité a raison du roc jusqu'à l'éroder.

pierres gothiques
aussi grises que les nuages
ciel de crise

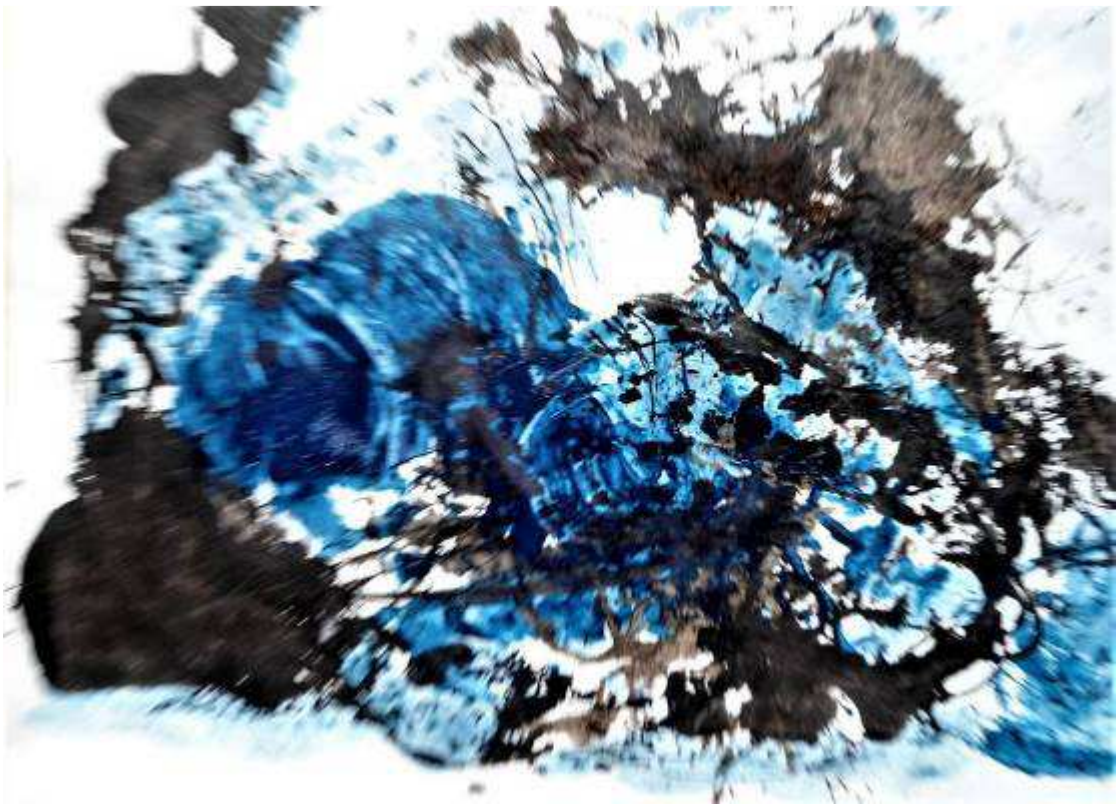
Chacun de nous cherche à repousser la limite, là où l'intime et le dehors se confondent, dépasser la notion de temps, voire l'abolir. Oui, on l'oublierait en voyant cette tête imperturbable se mettre à bouger au passage de nuages menaçants, à vous donner le vertige.

Voilà cette forme blanchie qui se métamorphose, prend de la plume, bouge. Sur ce promontoire qu'il s'est attribué, un pigeon se confondant avec la pierre se hausse du col, en une gesticulation de cane.

mauvaise augure
le pigeon gris de Payne
toise à l'entour

Du parvis, toute cette masse minérale semble se mouvoir, ne va-t-elle pas fondre sur nous ?

Choupie MOYSAN (France)



Éclaboussures, acrylique sur papier fort

L'enfant de Sumatra

En triant mes papiers, je tombe sur un article d'information, découpé dans un *Monde* ancien, que je reprends ici. La déesse Émiyati est son titre.

Non, je ne l'avais pas oubliée, l'histoire de cette petite sœur de Mowgli, perdue à onze ans dans la jungle de Sumatra, en février 1977.

Elle pêchait, quand son radeau fragile l'a emportée loin, puis a chaviré. Elle s'est battue longtemps pour se défendre des serpents, des araignées, du crocodile, peut-être. Elle a su trouver sa subsistance au bord de l'eau – poisson, insectes, plantes, fruits, miel…

Glissée dans quelques grottes, Émiyati a survécu, attentive à tout bruit de la nature.

Au langage de la huppe,
l'enfant fait écho
rompt sa solitude

Après deux ans de vaines recherches, ce sont des chasseurs qui l'ont par hasard retrouvée. Émiyati ne parle plus le langage des hommes, mais elle répond toujours aux cris des oiseaux. On la rend immédiatement à ses parents, qu'elle avait oubliés. Quel sera son destin ?

Sumatra, avec son sens du sacré, a fait de cette enfant une déesse.

Assise sur le seuil de sa demeure, Émiyati reçoit des offrandes, et ses visiteurs lui touchent doucement la tête, afin d'être plus sages, afin de vivre mieux.

Que serait-elle devenue ailleurs ?

Françoise KERISEL (France)

Chimères, étude, encre, sur papier bristol

Le roseau

Ce soir-là, le mot tant redouté est tombé : « divorce ».

Du haut de mes neuf ans, j'ai immédiatement compris que ma vie allait changer.

Vivre au rythme des disputes de mes parents était plus rassurant que ce que je redoutais depuis plusieurs mois.

J'ai commencé à trembler cette nuit-là.

L'anomalie a débuté sous forme de petites vibrations qui se sont propagées par secousses à tout mon corps et à mon cœur d'enfant.

J'ai appris par la suite qu'il s'agissait d'un tremblement familial. Au fond, le mot est tout à fait approprié car la situation avait tout du séisme.

Quelques jours plus tard, mes frères, ma mère et moi prenions l'avion pour rejoindre, en Belgique, des grands-parents que nous connaissions peu.

Malgré le grand cœur que mes grands-parents cachaient derrière leur rudesse apparente, mes tremblements ne m'ont pas quittée. Je m'y suis adaptée comme je me suis faite à ce pays gris où il pleuvait un jour sur deux.

tressaillement
aujourd'hui quel vent
l'agite encore

Pourtant, j'ai détesté ces regards obliques qui s'interrogeaient sur les causes de ce travers, l'attribuaient à une tare ou, les années passant, à des addictions éventuelles.

Adulte, j'ai recherché ce qui avait favorisé chez moi ce signe distinctif, sur quel terrain fertile le mal avait pu se loger.

coup de vent
le roseau plie
mais ne rompt pas

Les problèmes, je les voyais venir de loin et lorsque mes angoisses se matérialisaient enfin, je faisais preuve d'un calme olympien et affrontais bravement les obstacles.

Avec les années, j'ai compris que la petite fille douce et sensible d'autrefois avait cédé la place à une jeune femme vibrante d'émotions, mais qui avait sans doute mis en place une forme de contrôle.

Il y a là une idée réconfortante car ce n'est désormais plus qu'un symptôme, celui d'une tension, mais aussi d'une force intérieure.

Privilège de l'âge, il me vient également une certaine sérénité. Je me suis enfin réconciliée avec mes mains, et ce frémissement passera bientôt inaperçu parmi les attributs de la vieillesse.

l'automne proche
face au vent les mains
dans les poches

Marie France EVRARD (Belgique)

Ressac, acrylique

Le Nô du trèfle

Rose du matin
l'éventail des couleurs
déployé trop vite

Depuis longtemps je rêve de surprendre les secrets de ces floraisons, cet élan, ce mouvement qui fait passer du condensé d'un bouton à l'épanouissement de la fleur. Moment magique où l'on voit s'accomplir la métamorphose : une corolle qui se déplie, la levée des pousses du persil poudrant de vert le compost, les feuilles de capucine arrondissant l'ampleur de leur parasol, l'avancée hélicoïdale d'un liseron sur la racine aérienne pendant du manguier…

En dépit de l'émerveillement ressenti, j'ai toujours éprouvé une intense déception en contemplant un de ces tours de prestidigitation faisant apparaître feuille, fleur ou fruit en mon absence.

Comme une transmutation limitée à l'avant (chenille) et à l'après (papillon) gommant les étapes intermédiaires de l'évolution. Mais je n'ai jamais rencontré le végétal qui me ferait cadeau d'une transformation mesurable au tempo de mes sens.

Lumière rasante
sur l'incarnat d'un trèfle
main en suspension

Je n'aime pas désherber, arracher les « mauvaises » herbes. D'ailleurs, qui a décrété que tel végétal est « bon » et l'autre « mauvais » ? La Nature, elle s'en moque bien. La lune confond dans la pénombre, orchidée et belle-de-nuit. Moi aussi.

C'est ainsi que ma coupable sensiblerie m'a gratifiée d'une plantureuse touffe de trèfle… de l'espèce la plus commune et la plus envahissante, je dois le préciser. Elle prospérait dans un joli pot en céramique bleue qui avait dû contenir une de ces coûteuses plantes hybrides gonflées au botox horticole et qui s'étiolent au sein de mon libre jardin.

L'avantage du trèfle, c'est que j'allais pouvoir étancher ma soif de savoir sans que cela me coûte un réveil trop matinal. En effet, chaque matin, tant que le soleil ne diffuse pas suffisamment de lumière dans ce coin du jardin, les fleurs du trèfle demeurent en berne, corolles repliées, ne laissant apercevoir qu'un fin cône rosé. Elles n'étalent le mandala de leurs roses collerettes qu'en fin de matinée. Vers les dix heures… j'avais procédé à des repérages préalables.

Et me voilà donc, par une belle matinée du mois de septembre, confortablement installée, bien décidée à ne pas lâcher prise tant que je n'aurai pas percé à jour le mystère du trèfle rose.

Un peu gênée quand même qu'on me découvre là en train de rêvasser, les yeux fixés sur ce qu'il est convenu d'appeler une peste végétale… J'avais pris avec moi une revue de mots croisés.

Dieu ! Qu'il est lent le nô du trèfle qui se déploie !

Par moments – je voulais tellement y croire ! – je notais un infinitésimal changement : oui ! tout à l'heure on ne voyait pas cette bordure rose… Mais bien vite, le doute me prenait : N'était-ce pas là, illusion d'optique, mirage de mon regard obnubilé par cette teinte que je m'obstinais à débusquer ?

Parfois, je trichais : une supercherie puérile. Je fermais les yeux ou fixais mon papier, faisais mine d'être absorbée par… ce mot de six lettres signifiant Métamorphose ? … Voyons… Voyons… Avatar ?

Silencieusement j'implorais : « Je ne vous vois pas. Je ne vous regarde pas. Vous pouvez y aller. ».

Pas de réaction…

Poche d'ombre
la belle de nuit
couche-tard

La belle aubaine ! J'allais pouvoir me régaler simultanément du coucher de cette belle-de-nuit insomniaque à la robe déjà bien chiffonnée et du réveil sans cesse différé des fleurs du trèfle.

Coups d'œil à gauche ! Coups d'œil à droite ! Sans autre résultat que de mettre à mal mes fragiles cervicales peu habituées à ce genre d'exercice. Ah ! Elles s'étaient donné le mot pour me faire tourner en bourrique, mes deux belles avec leur gym matinale ! Contraction : belle-de-nuit, extension : fleur de trèfle.

Le temps, lui, passait. Non, à vrai dire, il ne passait pas le temps, ou alors imperceptiblement, question de me faire enrager. Lui qui m'échappe si facilement, d'habitude, il avait choisi de faire une pause, une sieste prolongée à la méridionale. Et j'avais la désagréable impression qu'il se gondolait, qu'il pleurait de rire devant mon ingénuité.

Moi, je n'en menais pas large, je touchais le fond d'un puits d'éternité, à essayer de suivre le fil de ce spectacle statique. J'aurais eu davantage de chances de voir bouger la pierre d'une statue du Bouddha en méditant au sein d'un jardin zen…

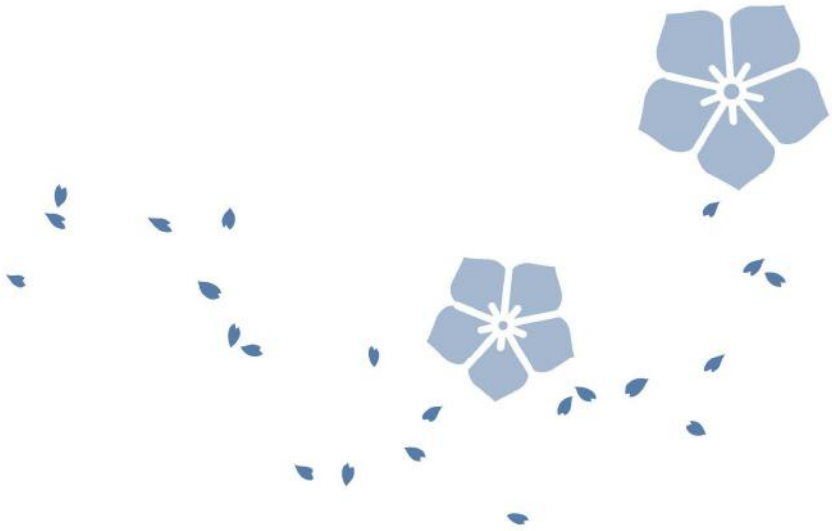
Quelle patience, il m'a fallu !

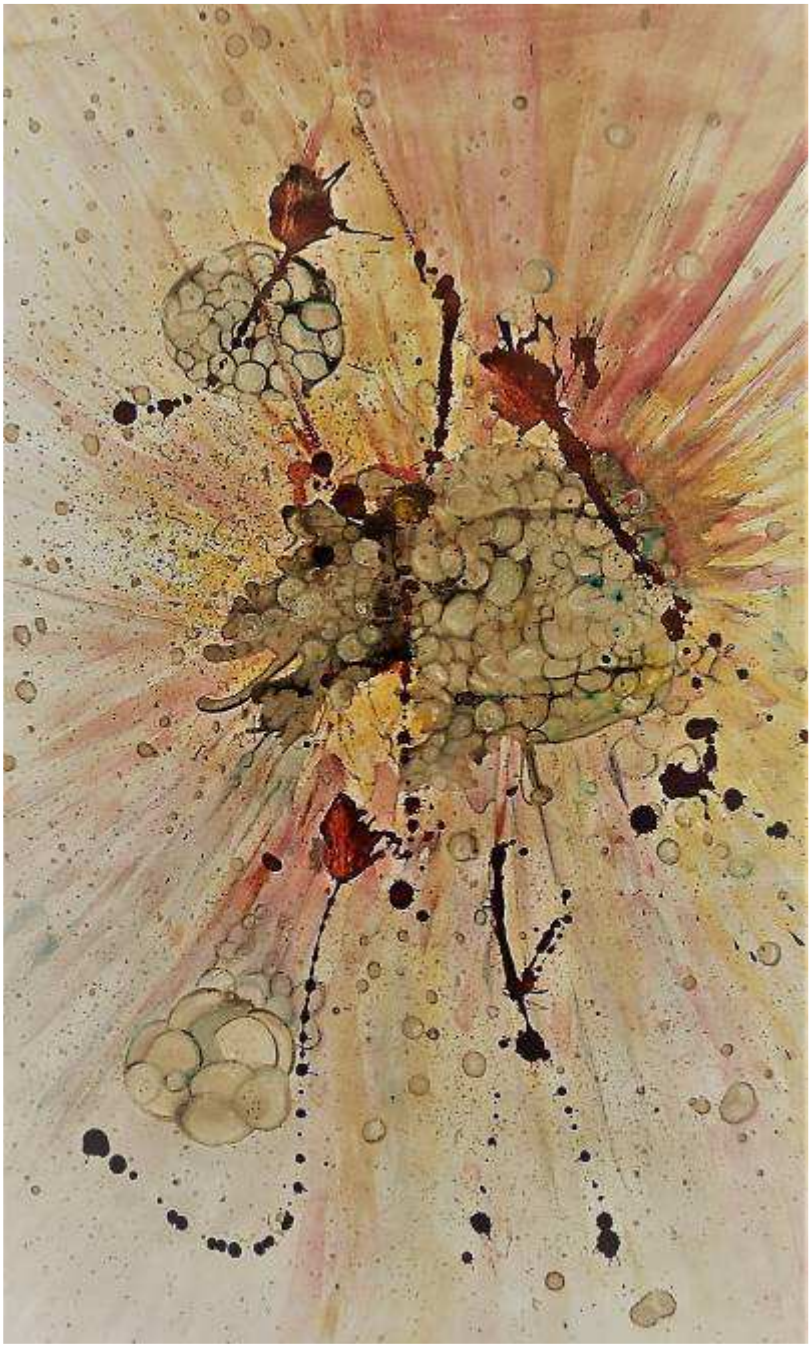
Tout autour de moi, la vie déployait son mouvant ballet : le vol rapide d'un moineau, les iris ouverts — à mon insu, les traîtres ! — d'un papillon, les voix, le roucoulement des tourterelles, les cris des enfants jouant au ballon, les tentatives désespérées de Doria pour m'entraîner dans ses cavalcades…

Crissement du balai
la femme de mon voisin
est de retour

Et c'est ainsi que j'ai appris tous les secrets de Samira.

Monique MERABET (La Réunion)





Fermentation, acrylique, encre et autres techniques

Une après-midi

l'éclaircie sur le chemin
que seul je descends
au matin d'automne

Hier, je suis parti faire un tour vers le plateau. Je voulais voir certain point de vue dans le soleil déclinant, autour de 16h. Après le ménage, c'est là tout ce que j'ai fait de mon après-midi du samedi. J'ai dû m'élever de quelques deux cents mètres en altitude, j'ai regardé mon point de vue en me l'imaginant en photo, et puis je suis descendu. Il y a des journées à marquer d'une pierre, à la Hillary[1] ; et puis il y en a bien d'autres, plus communes, que l'on ne nomme pas, qui juste s'étirent sur quelques encablures et tiennent dans la partie visible du week-end, façon bouquet assorti de quelques membres de la famille. Moi j'étais seul, mais peu importe. Je me fais la conversation, quand je ne sonde simplement le silence. Deux ans que je suis entré dans ma cinquième décennie, et il me semble atteindre une espèce de Nirvana depuis que je vis retiré d'à peu près tout, avec en mémoire ce type dans son camping-car au milieu d'une petite communauté dans le désert de l'Ouest américain, du temps où j'avais encore la télévision, et qui de vie sociale se contentait de rendre quelques services, des bricolages du genre mécaniques. Je le revoyais considérant l'étendue vaste à travers son pare-brise et se retournant vers le journaliste pour conclure : « Qu'est-ce que je ferais d'une femme ? J'ai tout ce que je veux ici ». Quant à moi, seul, sans affaire, je me retrouve livré à la poésie, cultivant la quiétude, l'insouciance, appréciant ce qu'une journée exemptée de cotisation peut avoir à offrir : le temps clément des derniers jours, ou cette fois où je suis allé cueillir des mûres au bord du chemin, surpris par l'averse, chacune reflétant le ciel de pluie – car, je ne vous l'ai pas dit, mais hier je me suis quand même envoyé quelques mûres avant de rentrer…

Il est des titres qui s'imposent tels des panneaux à l'entrée d'une ville, comme « une vie » ou « un amour ». Moi, le cheminement de ces lignes sous vos yeux, je vais me l'appeler « une après-midi ».

je monte jusqu'à voir le toit d'une maison
mange quelques mûres
puis redescends

Éric BERNICOT (France)

---

1. Sir Edmund Hillary, le premier alpiniste à avoir atteint le sommet de l'Everest, en 1953.

L'oiseau d'eau, acrylique au spalter et jus d'acrylique

Pierres de mémoire

Au village voisin, l'artiste allemand Gunter Demnig a scellé dans le trottoir des cubes de laiton de dix centimètres de côté. Des *Stolpersteine*, des « pierres à trébucher ». Devant les maisons des victimes du nazisme, des Juifs dans ce bourg. Ces pavés doivent vous arrêter pour un instant de mémoire.

Sur chaque face supérieure est gravé :

Ici habitait
Prénom NOM
NÉ(E) : date
ARRÉTÉ(E) : date
INTERNÉ(E) : lieu
DÉPORTÉ(E) : lieu
ASSASSINÉ(E) : date

Chaque défunt a un parrain ou une marraine responsable de l'entretien de la plaque, car le laiton s'oxyde. Un circuit parcourt le village avec les stations des vingt-quatre pierres, comme un chemin de croix. Quand nous l'avons fait, le vent nous chassait funestement dans les rues. Un complément sur Internet présente chaque victime par sa famille, son métier, sa fuite, ses caches après l'expulsion d'Alsace en 1940 jusqu'à son arrestation. Ils étaient boulanger, maquignon, courtier, représentant, commerçant… Ils avaient connu les camps de Pithiviers, Drancy, Ecrouves, Auschwitz… À certains on accorda la mention « Mort pour la France ».

On passe aussi au lieu de l'ancienne synagogue détruite par les Allemands en 1942. Là il n'y a pas moins de six pierres. Aujourd'hui plus aucune personne de confession israélite ne demeure au village mais il reste un cimetière juif, déjà visé par des profanations.

L'artiste posa les premiers pavés clandestinement à Cologne et Berlin et aujourd'hui on en compte plus de 75000 en Europe : c'est le plus grand mémorial du continent.

Laver la tombe
si douce la caresse
du laveur des morts

Germain REHLINGER (France)

Accumulation, acrylique au spalter

Coup de cœur

Pierres de mémoire

De Germain Rehlinger

Par Marie-Noëlle Hôpital

Dans un style sobre, dépouillé, l'auteur aborde un sujet douloureux, maintes fois traité en poésie, des énigmatiques pierres levées ou couchées de la préhistoire aux Stèles, en passant par l'hommage de Victor Hugo se recueillant là où repose sa fille noyée. Nos vies humaines, si fragiles et si fugaces, gravées dans la durée, la dureté de l'élément minéral ou métallique, du laiton en l'occurrence. Les « pierres de mémoire » rappellent des souvenirs d'holocauste sur lesquels butte le regard, achoppe le pied. Point de comparaison, sinon celle du chemin de croix, symbole de souffrance paroxystique. Pas de décor pittoresque, mais la force du vent, et la présence des disparu-e-s mentionnée par les lieux d'enfermement ou d'extermination et l'énumération de métiers. Le cimetière lui-même semble menacé. Je songe à la phrase de Brecht, « il est toujours vivant le ventre qui enfanta la Bête immonde ». Afin d'atteindre à l'universalité, le poète ne nomme pas le village qu'il parcourt, et pas davantage les morts sans visage, victimes du nazisme durant la seconde guerre mondiale. Mais il ancre son court récit, réduit à l'essentiel, dans des endroits précis car il s'agit de la grande Histoire, inscrite d'abord dans le voisinage, en Alsace, puis outre-Rhin, avant de se disséminer à l'échelle d'un continent.

Le texte comprend deux pavés, celui qui fait mention des éléments d'identité mémorisés, et le haïku final, petite pierre consolatrice dans sa simplicité ; les allitérations fluides – si douce la caresse – et la répétition – laver, laveur – parlent de la nécessité de prendre soin de ces morts innombrables que les monuments d'une infinie modestie empêchent d'oublier. La forme dense et ramassée du haïku figure elle-même l'infime pierre tombale.

Marie-Noëlle HÔPITAL

Linéaments d'Ophélie, lavis d'encre, crayon conté

Appel à haïbun

Pour *L'écho de l'étroit chemin* n° 38

Thème : « Hasards et coïncidences » ou thème libre
Échéance : le 1er janvier 2022

Pour *L'écho de l'étroit chemin* n° 39

Thème : « Voyage immobile » ou thème libre
Échéance : le 1er avril 2022

Un seul haïbun par personne (composition en prose / haïku) – Caractères : Times New Roman 12 ; sans effets spéciaux de mise en page. Envoi à : afah.jury@yahoo.com

TOUTE PARTICIPATION VAUT AUTORISATION DE PUBLICATION

COLLECTIF HAÏBUN : PARFUMS ET ENCENS

- **Vous êtes invités à participer à un recueil collectif de haïbun sur le thème « Parfums et encens ».**

Que mettre sous ce thème ? Quelques pistes…

- L'encens, dans le domaine du sacré, des rituels…
- Brûle-encens et brûle-parfums
- Parfums du monde
- Hygiène et thérapie
- Parfum et émotions
- Dans l'atelier du parfumeur
- Parfums et célébrités
- Ambiances etc.

Longueur conseillée : entre 500 et 1500 mots.

Date butoir pour envoyer votre haïbun (un seul par personne) : **15 mai 2022**. À l'adresse : danhaibun@yahoo.fr / ou afah.jury@yahoo.com Publication du recueil : 2e semestre 2022.

D. D.

*Monotype, e*ncre lithographique et pastels gras

Livres

Enfances

Collectif de haïbun

Coordination : Danièle Duteil

Par *Marie-Noëlle Hôpital*

Curieuse impression à la lecture du collectif *Enfances* dirigé par Danièle DUTEIL et publié aux éditions PIPPA, celle d'un livre qui coule de source, d'une étonnante authenticité, plein de fraîcheur et de profondeur à la fois. Les voix sont multiples mais toutes chargées d'émotions, singulières mais toutes extrêmement sensibles. Le recueil se compose d'haïbuns où se mêlent prose et haïkus ; l'ouvrage se termine par deux longs poèmes en vers libres émaillés de petits tercets ; il faudrait forger un nouveau mot pour ces créations hors normes, envoûtantes, signées par Monique LEROUX SERRES et Françoise NAUDIN-MALINEAU : ni haïbun, ni tanka-prose, des « haïpoésies » en quelque sorte. Les illustrations de Nadège MOULLET ne manquent pas de charme, elles croquent les jeux de l'enfance avec une prédilection pour l'envol d'une balle ou de ballons, d'une corde, d'une balançoire… Des bulles de savon s'élancent sur une page, un cerf-volant prend son essor en couverture.

Dans son avant-propos, Danièle DUTEIL regrette que la voix des parents soit rare ; mères et pères sont là, pourtant, fugaces, aimants, quelquefois envahissants, distraits, lointains, parfois défaillants, surtout absents, lorsque survient un divorce, ou une disparition. Cependant les poètes préfèrent s'inscrire dans une autre généalogie : la figure de la grand-mère, bonne, rassurante ou sévère, est très présente. Nombre d'auteur-e-s ont sans doute l'âge d'être grands-parents, d'où ce lien fort qui franchit les générations. D'autres ombres tutélaires surgissent du passé, oncle ou voisine généreuse, photographe épris de liberté, instituteur qui joua, pour Germain REHLINGER, le rôle de celui d'Albert CAMUS dans la vie du Prix Nobel, d'un enseignant qui « élève » l'enfant, et lui permet d'échapper aux déterminismes sociaux.

Il est noté aussi la prédominance des plumes féminines ; si l'équilibre paraît souhaitable, je noterai que cette effervescence poétique s'avère historiquement récente : amenée à travailler sur la Résistance en poésie dans les années quarante du

siècle dernier, j'ai bien du mal à trouver des textes féminins, alors que les anthologies foisonnent de grands noms masculins sur la période… Les femmes écrivaient, sans doute, dans l'obscurité de leur chambre, mais peu d'entre elles ont été éditées, à l'époque.

Le thème aurait pu prêter à des vignettes attendries, à des tableaux magnifiés par le souvenir, idéalisés par les conventions ; mais les verts paradis, teintés d'humour ou d'ironie, ne sont pas légion. Le réalisme n'est pas ignoré, les douleurs du deuil ou de la maltraitance affleurent ; nostalgie, angoisse, manque, voire violence ne sont pas gommés, mais abordés avec distance, délicatesse, et transfigurés par la poésie. Une partie très savoureuse du livre s'intitule : « Ces adultes ! » Françoise KERISEL, Mai EWEN et Choupie MOYSAN rivalisent d'espièglerie pour dresser les portraits de ces révoltes enfantines revigorantes, réjouissantes. Certains textes sont plus tendus, sinon dramatiques. Dans un haïbun d'une saisissante sobriété, Michel DUFLO raconte la greffe d'organe sur un bébé, il témoigne de la fragilité de la vie du tout-petit. Natacha KARL exprime de façon lapidaire (L)'« enfance volée », parce que les parents se séparent. Fort heureusement, la découverte de la nature, rivière au Québec, jardin congolais, cosmos vu depuis l'Hexagone, parsèment douceur et légèreté dans un panorama plutôt sombre.

comète dorée
comme un goût d'abeille
traîne dans la nuit

Hélène PHUNG

Après une joyeuse évocation qui fleure bon la paix campagnarde et l'époque des « Trente glorieuses » qui assurèrent un certain confort à de modestes foyers français, et permit l'arrivée de la télévision (sans couleurs !), Hélène PHUNG dresse ensuite un bilan mélancolique d'une destinée où les êtres chers disparaissent, tandis que les choses partent en fumée.

Pour terminer sur une note plus gaie, Je cèderai la parole à Pauline COLLANGE qui campe l'enfant en plein apprentissage de la langue maternelle :

Il s'emmêle les pinceaux dans les mots… sans chercher à les démêler… jusqu'à la forme inouïe.

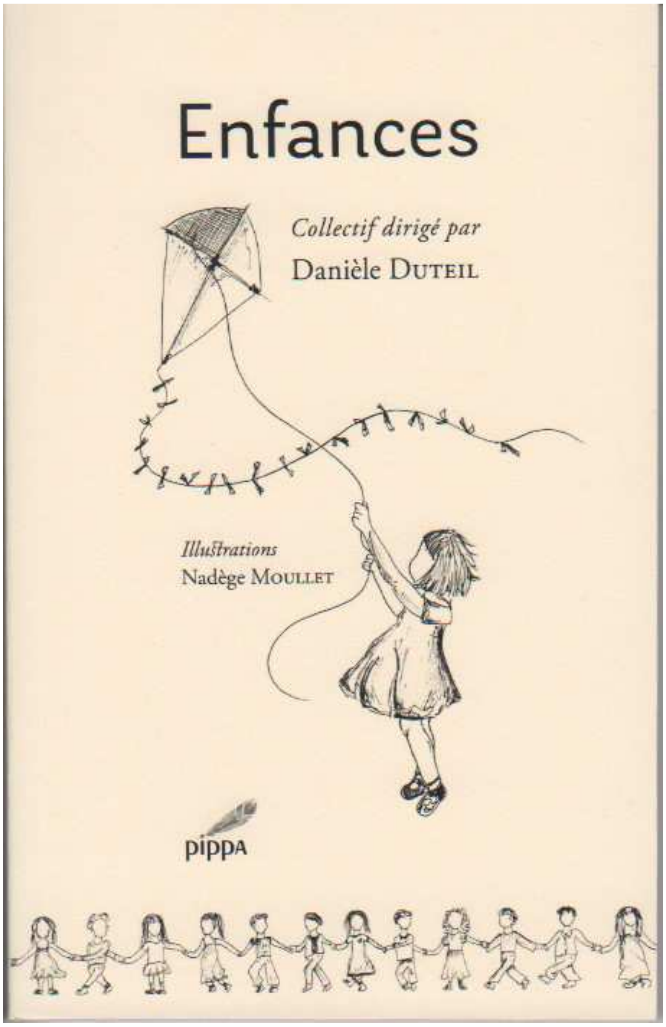
Son langage en construction, qui ne cherche pas volontairement la poésie, est poésie.

ses images
les séquoias presque prêts
à percer le ciel

« Je ne me souviens plus de ce que je voulais oublier… »

La phrase revient, ressassée… peut-être est-elle un troublant lapsus ou bien une définition de ce que signifie « grandir » : oublier certaines choses pour faire de la place aux autres.

Marie-Noëlle HÔPITAL



Enfances

Collectif dirigé par Danièle DUTEIL
Éditions PIPPA, 2021, 116 pages.

http://www.pippa.fr/

Normandie, été 76

Roman-haïbun de Seegan Mabesoone

Par *Danièle Duteil*

Le haïbun, récit en prose parsemée de haïkus, est issu, au Japon, d'une longue tradition remontant à Bashô ; ce dernier s'étant inspiré d'ailleurs de l'alliance prose/tankas pratiquée couramment dès les premiers siècles de la littérature japonaise, c'est-à-dire à partir des VIII^{e}-IX^{e} siècles.

Après avoir été illustré par plusieurs poètes dont certains de renom (Issa, Sôseki, Shiki), le haïbun est tombé en désuétude, dans son pays d'origine, au début du XXe siècle. Ironie du sort, l'engouement pour ce genre se renouvelle, sur sa terre natale même, par un effet rebond issu de l'intérêt des Occidentaux, depuis plus de dix ans, pour ce genre mixte japonais.

L'écho de l'étroit chemin propose des haïbuns courts, mais de plus en plus d'auteurs s'aventurent vers l'écriture plus longue. Il n'existe pas, à proprement parler, de cadre rigoureux qui contraint le genre, si ce n'est une alternance prose/haïkus savamment orchestrée ; les productions présentent dans l'ensemble une forte teneur autobiographique : elles s'articulent souvent autour de souvenirs organisés ou non sous la forme d'un journal. Ici, l'auteur a privilégié le roman à caractère autobiographique, mais qui ouvre un champ large, allant de l'étude de mœurs à la peinture des sentiments, en passant par la description géographique et historique.

Dans *Normandie, été 76*, Seegan Mabesoone met en lumière une tranche de vie, bref épisode estival qui le marquera pourtant durablement. Cet été-là, il a huit ans. Il est envoyé en vacances dans la famille, au Manoir d'Argouges, haut-lieu de la lignée paternelle Van den Maaben, originaire des Flandres. Un été de découvertes auprès de ses jeunes cousins, particulièrement du plus jeune, avec lequel il possède des affinités. La beauté sauvage du bocage normand le saisit, la rudesse des gens du terroir aussi, ainsi que le troublant mystère né de la légende de la « Belle fée d'Argouges ». Un chemin initiatique qui couvrira de nombreux domaines.

Adulte, il se remémore cette parenthèse d'exception, déterminante pour son avenir, alors que parallèlement se disloque le couple parental. Il raconte (« Il était une fois… ») cette histoire à son jeune neveu disparu récemment, Thibault, l'unique fils de son frère ; il s'agit presque d'une conversation qui, au-delà des tristes circonstances, les réunit tous deux, « le temps d'un roman ».

Le récit apparaît tour à tour tragique, drôle et poétique. On tremble, on rit, on se laisse entraîner tantôt par le ton de la confidence, qui murmure un troublant secret de famille, tantôt par celui de l'exaltation d'un enfant sensible qui s'éveille à la vie, dans ses divers aspects, savoureux et rudes à la fois, dans cette campagne haute en couleurs, où les conversations se font en patois du Bessin, où les parties de pêche à l'anguille ne manquent pas de pittoresque. Certains épisodes s'avèrent particulièrement violents et cruels : ainsi, cet abattage du cochon (« Le martyre de Pépé »). Le temps des moissons apporte aussi son lot d'initiations et de défis pour des garçonnets soucieux d'être toujours à la hauteur… Contrebalançant la relative rusticité de la vie campagnarde, s'imposent de lumineux moments d'éveil artistiques (« Chopin et Matisse »), sensuels aussi (« Ses lèvres n'étaient plus qu'à un centimètre des miennes. »), ou encore fantastiques (prononcer le mot « mort » déclenche irrémédiablement un séisme), spirituels et mystiques (la messe de l'Assomption en la cathédrale de Bayeux).

> …la première fois qu'un enfant « croit », la première fois qu'il se sent transfiguré par un lieu sacré, est sans doute aussi la dernière fois. Ensuite, il essaie de retrouver la pureté de l'illumination, mais son acte n'est plus gratuit, parce qu'il réessaie en se souvenant.

Est-ce pour revivre l'impression première et pure que Seegan Mabesoone s'est tourné plus tard vers le haïku ? Est-ce en souvenir de cet album de son père, qui offrait en couverture ce mystérieux portrait de femme asiatique, « fine Cambodgienne au visage ovale » ? Est-ce son cousin Raoul qu'il retrouvait dans les traits de ce jeune homme japonais avec lequel il a habité pendant deux ans ? Le hasard existe-t-il ?

J'ai parfois retrouvé, dans le ton et dans le souffle de la narration, cette exaltation qui traverse certains écrits du XIX^{e} siècle, si habile à peindre des passions qui mêlent la beauté du lyrisme à une ambiance étrange, quasi-onirique, comme chez Chateaubriand, par exemple (*Atala suivi de René*).

Dans *Normandie, été 76,* la linéarité n'existe pas. Il se produit constamment des effets de rupture.

En premier lieu, la vie au Manoir d'Argouges, ce « château hanté » lové au fond du bocage, en empruntant une « sente du bout du monde », constitue pour l'enfant nouvellement débarqué un sujet constant d'étonnement.

Le « logis seigneurial » est vu comme un organisme géant et massif possédant tête, bras, cuisses, poumons, paupière… mais aussi un lieu raffiné orné de « bas-reliefs, salamandres, fleurs de lys… », où plane encore l'esprit de cette fée mystérieusement volatilisée, « Dame Marguerite ».

Les époques se chevauchent, de la féodalité aux XX^{e} et XXI^{e} siècles, des vestiges du passé à l'instant présent, celui du récit et de la parole. Ainsi, l'auteur donne de l'épaisseur au temps, mettant en évidence la chaîne qui relie les personnages à travers les âges. Ainsi, Laurent a constamment un pied dans « l'ici et maintenant » et l'autre dans une ère, certes révolue, mais très influente encore, le présent étant une émanation du passé.

La narration opère des bonds et rebonds, faisant passer brutalement le lecteur du réel à la fiction, du comique au quasi tragique, du prosaïsme marqué d'une vie campagnarde, rythmée par les travaux des champs, au cérémonial du dimanche, des grandes fêtes calendaires ou des déjeuners familiaux, des rudes maîtres des lieux, entourés de leurs hommes de main, aux personnages délicats que sont Arthur, Mémé Maria et Raoul.

La forme s'adapte naturellement au contenu, elle aussi est caractérisée par des ruptures nombreuses, à commencer par ce décalage entre les niveaux de langue : celui de la plupart des dialogues en patois du Bessin, qui côtoie le registre courant à soutenu de la prose.

On remarque aussi évidemment ces apartés de l'auteur, incises à l'intérieur de la narration, détachées, encadrées, retranscrites en caractères serrés : voix off qui par moments s'impose, telle une plongée dans le réel, celui du Covid, de la peur, de coïncidences et contre-temps, tous ces événements qui tissent l'étoffe du quotidien, des vies ordinaires, et font vibrer l'être.

Bien sûr, le passage de la prose à la poésie (chanson, quatrain, haïku), exprimée en japonais, transcription rōmaji et français, constitue un élément fondamental du haïbun. Visuellement, le texte s'aère, environné de blancs, sorte de mise en scène de l'entrée du présent dans un discours au passé. Le présent figure la discontinuité, l'irruption de la réminiscence, le jaillissement de la conscience ; il est un fragment du temps, fugitif et intermittent, échappé de la linéarité à laquelle pourrait le condamner la narration.

> ...je me savais donc affublé d'un patronyme extrêmement rare, voire unique, étranger à moi-même, dont j'ignorais l'origine précise ou le sens, pour lequel je ressentais une certaine fierté d'« espèce en voie d'extinction », que je trouvais assez romantique, mais très incommode dans la vie quotidienne, somme toute... C'est cela, aussi loin qu'il m'en souvienne, à cause de mon seul nom, je me trouvais *étranger à moi-même.*

Aucune pâquerette
N'a de forme parfaite
Plaine infinie

– La modeste pâquerette, symbole de renouveau, d'émotion et d'amour, revient plusieurs fois sous la plume de Seegan Mabesoone. Ne forme-t-elle pas aussi un mandala naturel, sorte de roue figurant le mouvement cosmique ? –

Cette dimension cosmique, dans laquelle s'inscrivent les destinées, revient plusieurs fois sous la plume de l'auteur :

La vérité
Est dans l'instant
Étoile filante !

> L'émotion que nous partageâmes devant cette étoile filante verticale, incroyablement lumineuse, ce météore puissant qui découpa, une seconde, le ciel de Normandie en deux, tel une lame de *katana*, je sais que nous ne l'oubliâmes jamais, ni Raoul, ni moi, et je suis sûr aujourd'hui encore qu'elle décida en un instant de nos destinées.

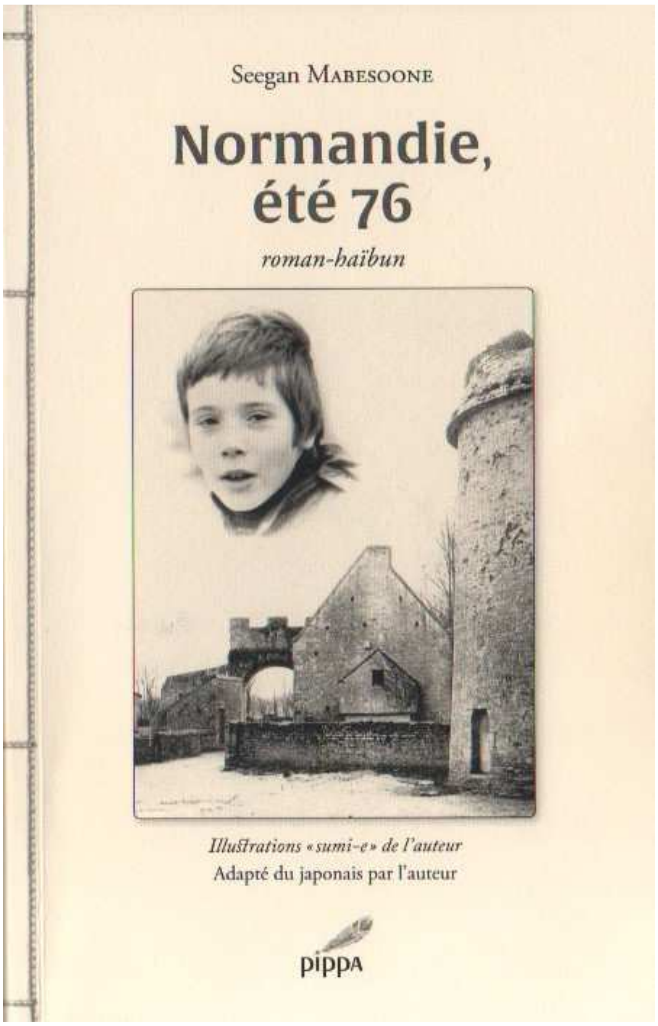
Dans le haïbun, le haïku a ceci de particulier qu'il peut exister seul, indépendamment de la prose, tout comme la prose ne perd pas son sens si l'on supprime le haïku ; on n'illustre pas l'un par l'autre non plus. Le haïku est cette part d'intime qui surgit pour introduire un point de vue en lien avec la prose dont il élargit le sens. Il n'explique pas, il apporte une note supplémentaire qui enrichit la partition. Ici, il permet de passer de la singularité à l'universalité, en un espace-temps à géométrie variable et aux limites fluctuantes.

Ainsi, au cœur de la discontinuité, se dessine une réalité plus vaste, unificatrice, qui englobe dans une perspective illimitée non seulement le passé et le présent, mais encore ébauche les contours du futur.

Cette analyse partielle de *Normandie, été 76* a pour objectif d'amorcer quelques pistes de réflexion relatives au genre qui nous occupe, le haïbun. Je remercie Seegan Mabesoone de nous en fournir l'occasion, à travers ce passionnant roman-haïbun. Ces pistes se sont imposées à moi, simplement, au cours de ma lecture. Mais il resterait encore beaucoup à commenter.

Pour finir, cette remarque : les *sumi-e*, exécutés de la main de l'auteur, tout en esquissant, par les motifs retenus, les strates du temps, passé, présent et horizons futurs, donnent à ce dernier profondeur et densité. La vision, multidimensionnelle, verticale, horizontale et oblique, s'inscrit aussi dans la circularité, en forme de médaillon ou de visage, garante de l'unité inscrite au sein même de la diversité.

Danièle DUTEIL



Seegan Mabesoone

Normandie, été 76

Sumi-e de l'auteur
Adapté du japonais par l'auteur
Éditions Pippa, octobre 2021

http://www.pippa.fr/

Âges et voyages

Haïbun de Bernard Pikeroen

Par *Danièle Duteil*

Avant toute lecture de ce recueil, il conviendra de s'attarder sur le fort intéressant avant-propos de son auteur. S'appuyant sur les haïbuns de Bashô, traduits par René Sieffert, dans *Journaux de voyage*, Bernard Pikeroen propose une fine approche du récit de voyage, tel qu'il se présente dans le chef d'œuvre *Oku no hosomichi*, ou *La sente étroite du bout du monde* :

> … il ne s'agit pas de la simple rédaction de promenades, d'un récit réaliste ou naturaliste, que l'on dirait aujourd'hui touristique, et qui serait, pour en augmenter le pittoresque, pimenté de haïkus ; non, le récit forme une unité visionnaire où l'espace, le temps, et la vie intérieure tissent une nouvelle réalité, celle, poétique, de l'auteur.

Bernard Pikeroen ajoute, au sujet de la prose :

> … le récit échappe à tout prosaïsme […] Il se caractérise par un équilibre entre une concision recherchée et un lyrisme contrôlé, d'où émane cette patine, le *sabi* de l'esthétique japonaise.

Âges.

Dans la douillette chaleur de mon bureau, je m'imprègne de ces haïbuns, dont les titres, qui tombent comme des évidences, captent des fragments du temps… temps de l'homme, de l'enfance au grand âge, et au-delà des âges, du jour et de la nuit, du passé, du présent et futur, en divers espaces. Chaque texte, parcelle éclairée des heures qui se succèdent, m'emporte. Prose ciselée, étroitement accordée à l'intime de l'auteur, à son vécu, ses élans, ses émois, ses questionnements… Combien différent, par exemple, est le rythme du récit de *Adolescence* et celui de *Grand âge*.

Primesautier pour le premier, ponctué d'exclamations, riche de couleurs, de fraîcheur et du bouillonnement de la vie gorgée de promesses et d'attentes impatientes…

> Adolescents, vos pas à l'unisson foulent les chemins de chèvre, les schistes luisants, les ronces séchées, les côteaux aux branches noires des genêts après la foudre. Polyphonie des abeilles, essence des thyms et des menthes !
>
> pétales intimes
> où les étamines bruissent
> d'ailes frémissantes

Avec le second, *Grand âge*, la phrase ralentie, traversée d'assonances graves (ô, on, ou), entrevoit la globalité de l'être, ce qu'il fut, ce qu'il est et ce qui adviendra ; la vie s'est teintée de rouille, comme la feuille du vieux hêtre. Le haïbun initial, *Enfance,* résume tout à fait le chemin parcouru : « Où l'enfant s'émerveille aux quatre points cardinaux de la girouette, l'adulte, gorgé d'infini, se condense. ».

Voyages

C'est un « papillon aux ailes de rouille et de hasard » qui guide les pas du promeneur vers la forêt – « j'entre dans l'humus des bois » –, le village – « veilleur au berceau du grand fleuve » (le Rhône) –, le « pays des fontaines » et la terre nommée « mère » – « tu as retrouvé la terre des ancêtres, le grenat du vin, l'odeur des sucs mijotés »…

Partout se retrouve cette unité visionnaire évoquée dans son avant-propos par Bernard Pikeroen.

La nage lente des carpes : une écaille passe au grain du temps, corpuscule du silence.

l'éventail d'une nageoire
réfléchit le ciel –
pluie douce sur l'onde

Véritable retour aux sources, la déambulation du promeneur est une quête de vérité, celle du monde et du Moi profond, alors que l'homme atteint ce degré de maturité qui permet de revisiter des lieux de mémoire, collective et individuelle, à l'aune de ce qu'il a appris.

La capitale est un haut-lieu, de ceux que chantent poètes et troubadours. Elle porte en elle « les mues des siècles », la mémoire des rudes combats dont les pavés frissonnent encore. Mais comme rien n'est jamais figé dans ce monde inconstant, elle est aussi ce lieu de rencontres, « au-delà des baies translucides », de bouillonnements et d'effervescence perpétuels : il suffit d'embrasser l'horizon pour percevoir une autre dimension qui entremêle passé, présent et avenir.

Les branches des tilleuls oscillent, muettes, dans un éternel garde à vous.

les bruits de ville s'estompent –
murmures mêlés
des voix si lointaines

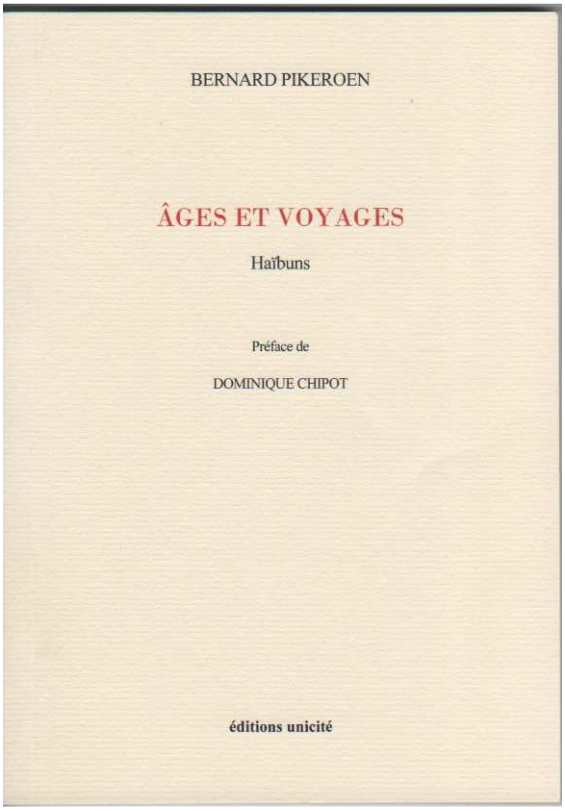
Et soudain voici l'ailleurs, horizon où se mêlent les clameurs des conquêtes, les chants de la paix, les babils des nouveau-nés, les silences amoureux.

La ville recèle encore bien d'autres visages, selon l'endroit d'où elle est observée, l'espace dans lequel on évolue, le moment de la journée ou la saison. Elle n'est pas qu'un « sédiment dressé », bien visible, il faut aussi aller la chercher à l'heure où les réverbères s'allument, quand elle s'endort « dans l'éther du silence » et que le promeneur s'enfonce, transparent à ses semblables, dans les âges successifs qui l'ont façonnée en des strates multiples : alors il peut surprendre ce que nul autre n'est capable de voir.

Les haïbuns visitent toutes les dimensions spatiales et temporelles du réel, du rêve aussi, de la création, non seulement le bocage, le marais, la montagne, l'Orient, l'Est, l'Ouest, mais aussi l'intime de l'être, ses songes, l'art et le sacré.

Pour conclure, j'emprunterai à Dominique Chipot cet extrait de sa préface : ...laissons errer notre âme dans la profondeur des textes, là où toucher « la réalité poétique de l'auteur » ; laissons-nous étonner par l'éblouissement des mots de ce journal pour en explorer encore et encore les moindres recoins, jusqu'à abandonner nos pensées encombrantes.

Danièle Duteil



Âges et voyages

Bernard Pikeroen

Préface de Dominique Chipot. Editions Unité, 2e semestre 2021.
http://www.editions-unicite.fr/

Permafrost, fonte des glaces, acrylique, pastel et frottage

Entretien

Christophe Jubien / Danièle Duteil

À propos du collectif de haïbun *Enfances*

Christophe Jubien
– Bonjour Danièle, très heureux de passer un moment en votre compagnie pour évoquer ce livre intitulé ENFANCES[1] : c'est dire s'il a toute sa place aujourd'hui à la mairie du 5e arrondissement, à l'occasion de ce colloque HAIKU ET ENFANCE. Ce livre, paru chez PIPPA ÉDITIONS, regroupe 28 textes de 28 auteurs différents ; il s'agit de haïbuns. Rappelez-nous, en quelque mots, ce qu'est un haïbun. Est-ce en tout point un genre codé à l'instar du haïku ?
Danièle Duteil
– Bonjour Christophe. Enchantée également de partager ce moment avec vous et avec les personnes ici présentes.
Le haïbun est un genre littéraire japonais mixte combinant prose et haïku. On trouve, dès le début de la littérature japonaise, des contes et récits à poèmes : les *uta monogatari* mêlent prose et tanka (l'ancêtre du haïku). Par exemple, les *Ise monogatari* (les *Contes d'Ise*[2], Xe siècle), le *Genji monogatari* (ou *Dit du Genji*[3], œuvre majeure du XIe siècle, attribuée à Murasaki Shikibu), le *Tosa nikki*,[4] (*Journal de Tosa,* Xe siècle) etc.
Ainsi, le haïbun prend ses origines à la fois dans le récit de voyage (*kiko*), et dans le *nikko,* qui se situe entre les mémoires et le journal. À partir de cette base, le texte va se décliner de bien des manières : selon le lieu et l'époque, mais encore en fonction de l'environnement social, familial, et des circonstances.

CJ – Est-il juste de dire que finalement le haïbun comme le haïku est une création de Matsuo Bashô ? Je pense notamment à la légendaire Sente étroite du Bout-du-monde[5] *qui mêle prose et haïku…*
DD – Bashô est très connu pour ses haïkus, bien sûr, mais il était aussi un prosateur de talent. Le haïku, avant lui, n'existait pas isolément, il inaugurait, sous le nom de *hokku* alors, une composition collective nommée *renga*, ou poésie enchaînée ; elle pouvait comporter de très nombreux versets, rythmés en 5-7-5 /7-7 syllabes.

Parmi les haïkus célèbres de Bashô, beaucoup sont en fait extraits de ses *Journaux de voyage*, par conséquent sertis dans un récit en prose souvent très élaboré. La narration de son périple vers le nord du Japon, *Oku No Hoso-Michi*, constitue un chef-d'œuvre, la référence qui marque la naissance du haïbun ; il est connu en français sous le titre *L'Étroit chemin du fond* ou *La Sente étroite du Bout-du-Monde*.

CJ – Le haïku, à partir de Shiki, puis sous l'impulsion de la revue Soun *dirigée par Seinsensui, a connu de multiples mues, si j'ose dire : le 5/7/5, puis les kigo ont été remis en question, voire complètement abandonnés par des poètes majeurs comme Hosaï ou Santokâ. Qu'en est-il du haïbun ? A-t-il eu lui aussi ses conservateurs et ses réformateurs ?*
DD – Peu de genres littéraires restent complètement figés. Le haïbun, comme le haïku, s'est adapté à son temps, ne serait-ce que parce qu'il relate le plus souvent du vécu, récits de voyage, parcours de vie, cheminement vers la mort. Entre Bashô (*L'Étroit chemin du fond*, voyage réel mais aussi voyage à l'intérieur de soi), Issa (*Journal des derniers jours de mon père*[5], où il accompagne son père jusqu'à sa mort), Sôseki (*Oreiller d'herbe*[6], voyage d'un jeune peintre à la montagne et réflexion sur la création), Shiki (*Un lit de malade de six pieds de long*[7], alors que l'homme est mourant, tourmenté par une tuberculose osseuse), on pourrait déjà noter bien des différences (milieu, registre de langue, alternance prose/haïku). Le haïbun correspond en définitive à une quête de savoir et de vérité, une remontée vers les origines qui éclairent toujours le présent, dans bien des domaines, culturels et humains, entre autres. En célébrant les hauts lieux fréquentés par les poètes, Bashô donne au temps de l'épaisseur, et il crée un pont entre l'histoire individuelle et l'histoire collective.
Le haïbun, tombé en désuétude au Japon dès le début du XX^{e} siècle, revient en force cette dernière décennie grâce à l'engouement récent des Occidentaux pour ce genre littéraire. La transposition, de l'Orient à l'Occident (et son retour en grâce finalement au Japon), va lui permettre de se renouveler encore.

CJ – La pratique du haïbun et sa promotion si j'ose dire, sont aujourd'hui au cœur de vos préoccupations vous avez créé une revue qui lui est entièrement dédiée, L'écho de l'étroit chemin*, vous pouvez nous présenter ce bébé qui n'en est plus un, puisqu'il a 10 ans cette année ?*
DD – *L'écho de l'étroit chemin, le journal de haïbun,* fête ses 10 ans cette année effectivement. L'idée de créer l'AFAH, Association Francophone pour les Auteurs de Haïbun, d'abord lancée un peu comme un défi par Gérard Dumon et moi-même en 2011, a fait son chemin. Comme il fallait donner de la visibilité à nos auteurs qui s'essayaient au genre haïbun, le journal du haïbun, *L'écho de l'étroit chemin*, est apparu dès le mois de septembre 2011. Il est publié en ligne depuis, tous les trimestres, nourri par les haïbuns de nos adhérents, des articles, des recensions et des annonces.

CJ – Venons-en au livre Enfances*, ouvrage collectif que vous avez dirigé pour les Éditions Pippa. Ce thème de l'Enfance vous tenait particulièrement à cœur ?*

DD – Le thème de l'enfance est toujours intéressant à traiter, surtout pour qui écrit des haïbuns. Brigitte Peltier, directrice des éditions Pippa, m'en a donné l'idée. Il s'inscrit naturellement dans la thématique de ce colloque, « Enfance et haïku », organisé par Muriel Détrie et Dominique Chipot.

CJ – 28 auteurs ont répondu à votre appel à textes, beaucoup d'entre eux ont replongé dans leurs souvenirs d'enfance, ce qui est intéressant et paradoxal car on a l'habitude de consigner le haïku au moment présent. « Le haïku – disait Bashô – c'est ce qui se produit à tel endroit à tel moment. » Comment vos haïjins ont-ils résolu ce paradoxe, si paradoxe il y a… ?
DD – Effectivement, dans le haïbun, le haïku est le poème de l'instant présent, alors que la narration est en général au passé. Je n'y vois pourtant aucune contradiction, le haïku qui s'épanouit dans le haïbun étant déjà en gestation dans la prose. Chez Bashô, dans *L'étroit chemin du fond*, l'apparition du haïku est préparée par une longue description d'un lieu, par exemple : le tapis rouge lui est en quelque sorte déroulé. Le présent du haïbun est à géométrie variable, il peut s'inscrire dans une certaine durée, marquer une étape de la réflexion, relancer la narration ; le haïku se situe dans un mouvement général : même si on peut l'isoler sans lui faire perdre son sens, il fait corps avec la prose, qu'il enrichit, et réciproquement.

CJ – Le merveilleux poète et haïjin japonais Ryôkan[8] aimait à jouer à la balle avec les enfants : il se montrait aussi insouciant qu'eux sinon davantage. Cet esprit d'enfance est-il selon vous une des clés de compréhension du haïku, le pass qui permet d'y accéder ?
DD – L'esprit d'enfance permet sans doute d'accéder plus facilement au haïku. Ne dit-on pas qu'il faut être idiot pour écrire des haïkus ? Loin d'être péjorative, cette remarque signifie qu'il vaudrait mieux ne pas avoir trop appris auparavant. Il est important en tout cas d'être capable de faire le vide dans sa tête : écrire des haïkus, c'est savoir « faire simple », ce qui n'est justement pas si simple.

CJ – Si vous deviez définir en quelques mots la nature de cet état d'esprit du haïjin quand il est « en forme » ?
DD – Les maîtres-mots sont la disponibilité et la sincérité, car le haïku est un poème modeste né de l'observation. Il n'a nul besoin de fioritures ou d'envolées intellectuelles pour faire mouche.

CJ – Lorsqu'on anime des ateliers-haïkus avec des enfants, on est parfois saisi par la qualité de leur production, leur inimitable fraîcheur… Comment vous expliquez- vous cela ?
DD – Les jeunes enfants ne sont pas encore trop conditionnés. Du coup, ils peuvent s'exprimer de manière très inattendue à propos de ce qu'ils voient ou de ce qu'ils vivent. La poésie, c'est la fraîcheur, de l'esprit et du regard.

CJ – Un pauvre adulte responsable et besogneux peut-il s'en inspirer ?
DD – Bien sûr, mais il devra d'abord faire un grand ménage dans sa tête.

CJ – Enfances, ouvrage collectif dirigé par Danièle Duteil et illustré par Nadège Moullet, c'est aux Éditions PIPPA, - 6 rue Le Goff, Paris 5e. Le catalogue est consultable sur :
http://www.pippa.fr/

Interview réalisée le 6 novembre 2021 par Christophe Jubien, à la Mairie de Paris 5e, à l'occasion du colloque HAIKU ET ENFANCE organisé par Muriel Detrie, professeur de littérature comparée, Paris Sorbonne, Dominique Chipot, haïjin, conférencier, auteur de différents ouvrages sur le haïku, et Brigitte Peltier, Directrice des Éditions Pippa.

D. D.

Références bibliographiques

1. Auteur anonyme : *Contes d'Ise* (« Ise monogatari »). Traduction : Gaston RENONDEAU. Octobre 1988. Poche.
2. MURASAKI SHIKIBU (v. 973–v. 1014 ou 1025) : *Le Dit du Genji*. Traduction : René SIEFFERT. Éditions Verdier, 2011.
3. KI NO TSURAYUKI (872 env.-945) : *Le Journal de Tosa, Poèmes du Kokin-shû* (« Tosa nikki »). Traduction : René SIEFFERT. Éditions Verdier, 2018.
4. Matsuo BASHÔ (1644-1694) : *Hoku No Hoso-Michi*, « L'Étroit chemin du fond ». Traduction et adaptation : Alain WALTER. William Black & Co Editions, 2008.
   N. B. *Hoku No Hoso-Michi* est également traduit par les titres *La Sente étroite du Bout-du-Monde*, *Sur le chemin étroit du Nord*, ou encore *Le Chemin étroit vers les contrées du Nord*.
5. ISSA Kobayashi (1763-1828) : *Journal des derniers jours de mon père* (« Chichi no Shūen Nikki »). Traduction et adaptation : Seegan MABESOONE. Éditions PIPPA, 2014.
6. Natsume SÔSEKI (1867-1916) : *Oreiller d'herbe*. Traduction : René de CECCATY, Ryôji NAKAMURA. Éditions Payot et Rivages, 1989.
7. Masaoka SHIKI (1867-1902) : *Un lit de malade de six pieds de long*, Traduction : Emmanuel LOZERAND. Éditions Les Belles Lettres, 2016.
8. Hervé COLLET / Wing Fun CHENG : *Ryôkan, Moine errant et poète*. Éditions Albin Michel, 2013.

Nos adhérents ont du talent

À écouter

France Inter, « Grand bien vous fasse », par Ali Rebeihi : « La folie est-elle le propre de l'homme ? ». Avec la participation de Georges Chapouthier (Georges Friedenkraft), dont le dernier ouvrage a pour titre *Sauver l'homme par l'animal* (Odile Jacob, 2020).

https://www.franceinter.fr/emissions/grand-bien-vous-fasse/grand-bien-vous-fasse-du-mardi-26-octobre-2021

À lire et à savourer des yeux

Valérie Rivoallon et Claudine Baissière : *Le creux des jours*. Photo-renku. Éditions unicité, mai 2021.

Dans le recueil *Le creux des jours*, deux arts sont combinés par Valérie et Claudine : la photo et le renku. Le renku enchaîne alternativement 20 versets ici, selon le rythme habituel : 5-7-5 / 7-7 / 5-7-5 syllabes, etc. Liés de manière astucieuse, ils surprennent le lecteur, l'amusent, le déroutent, c'est selon, tandis que la photographie proposée sollicite l'esprit et le regard autrement encore, tel un chemin de traverse.

sur leurs ventres nus
les zébrures des persiennes
et le goût du vent

lendemain matin fourbus
retrouver le quotidien

liste des courses
entre la pomme et le sucre
le tampon Jex

Agréables écriture et lecture. Je trouve le renku très ludique. Comme tout jeu, il obéit à des règles très précises. Lui associer la photographie rend l'exercice plus piquant, pour notre plaisir et celui des co-équipières ; c'est une bonne idée. Là non plus, il ne s'agit pas d'illustrer platement le dire, mais de le faire rebondir avec talent. Bravo les artistes !
Dans sa préface, Sprite (Claire Chatelet) définit les caractéristiques du renku.

D. D.

Le creux des jours

Claudine Baissière / Valérie Rivoallon

Éditions Unicité - mars 2021
http://www.editions-unicite.fr/

VIE DE L'AFAH

L'assemblée générale de l'AFAH s'est déroulée le 30 septembre 2021 (visioconférence). Dans l'impossibilité, au cours de cette année 2021, de nous rencontrer pour raisons sanitaires, nous espérons pouvoir renouveler l'expérience d'un **« week-end écriture »** (ou session de deux jours en semaine) en 2022 : en juin, à défaut en septembre. Les adhérents seront avisés dès qu'un hébergement (central) sera trouvé.
L'écho de l'étroit chemin se consacrera désormais exclusivement au haïbun : **ne plus envoyer de tanka-prose.**
Le **tarif de l'adhésion annuelle** reste identique : 12,00 €. Le règlement est à effectuer soit au début de l'année civile, soit à la date anniversaire de la première adhésion.
Chèque à adresser au trésorier : Germain Rehlinger, 5 r. des Pinsons 68420 EGUISHEIM.

ANNONCE

SALON DU LIVRE DE HAÏKU, 5E EDITION : Samedi 11 et dimanche 12 décembre 2021.
Espace ANDRÉE CHÉDID, 60 rue du Général Leclerc – 92130 ISSY-LES-MOULINEAUX

Programme : file:///C:/Users/danie/AppData/Local/Temp/Lettre-d-info-salon-du-haiku-2021.pdf

Hommage à Philippe Gaillard

Nous apprenons avec beaucoup de peine le décès de notre ami Philippe Gaillard, survenu à Paris, le 17 novembre 2021. Depuis longtemps, Philippe luttait contre la maladie. De lui, nous gardons en mémoire son sourire, sa gentillesse, son entrain et son talent. Lors de nos rencontres aux éditions Pippa, il animait, pour le plaisir de tous, des lectures de haïkus, en compagnie de Valérie Rivoallon : tous deux avaient créé le groupe Haïkoustic.

Il avait participé aux deux « week-ends-écriture » de l'AFAH : en Bretagne, à Ploubazlanec, en octobre 2017, et au Moulin de Mousseau, à Monbouy, dans le Loiret, en mars 2019. Des moments lumineux où création poétique, promenades et amitié présidaient.

Que Philippe repose en paix. À son épouse et à ses enfants, vers qui vont toutes nos pensées, à tous les siens, nous exprimons notre affection et notre profonde tristesse.

***

Ci-dessous, un haïbun collectif, écrit à Ploubazlanec. Participants : Philippe Gaillard, Danièle Duteil, Georges Friedenkraft, Chantal Sonnic-Pilate.

Avancer parmi les rochers, retrouver le plaisir de la marche pour le corps et l'esprit. Une marche accidentée, déséquilibrante. Les aspérités du chemin se révèlent par des rochers à grimper, à contourner ou à éviter. La mer monte, il faut faire vite. Le défi de l'eau qui se rapproche et de la lumière du jour qui s'éloigne. (Ph. G.)

Crique silencieuse
une vieille barque
tire sur sa corde

Elle se souvient… sa toute première escapade, tous deux allongés sur le sable, à la nuit tombante. Juste le bruit du ressac. Les étoiles une à une étaient nées. (D. D.)

L'appel du désir
je découvrais des yeux
la jolie Charlotte

Rêve érotique ou plaisir de la langue ? Charlotte est ambiguë : elle est femme, elle est montagne de biscuits, voire Charlotte aux crêpes… C'est bizarre : tout nous ramène aux contraintes alimentaires ! (G. F.)

Pieds léchés, sucés –
vaguelettes froides
la mer qui monte
(Chantal)

Rêve érotique. L'éveil des sens. Les feux de l'amour ressuscités par une charlotte aux crêpes parsemée de gingembre. La mer monte. (Ph. G.)

Ci-dessus, le groupe d'écriture du Moulin de Mousseau, séquence « haïbun lié ». Autour de la table, en partant de la gauche : Monique Leroux-Serres, Claudine Roux, Danièle Duteil, Philippe Gaillard, Michel Duteil, Annick Dandeville, Meriem Fresson, Chantal Sonnic-Pilate, Choupie Moysan, Germain Rehlinger.

ADHESION

BULLETIN D'ADHÉSION À L'AFAH

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, *L'étroit chemin*)

NOM : ----------

PRÉNOM : ----------

ADRESSE : ----------

PAYS : ----------

COURRIEL / TÉL. : ----------

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France
Possibilité de paiement par Paypal (13 €) en indiquant l'adresse courriel : echo.afah@yahoo.fr

---

Copyrights des visuels :

Peintures, acryliques, encres et autres techniques de *Choupie Moysan*
1ère de couverture : *Turbulences*, acrylique et encres
4e de couverture : *S'accrocher à son pré carré*, encres
p. 3 : *Averse glaciale d'étourneaux*, encre de Chine, lavis à l'acrylique
p. 4 : *Statices sur le marais guérandais*, peinture à l'encaustique
p. 57 : *S'accrocher à son pré carré*, encres

p. 50 : Photo de Michèle Rehlinger

Directrice de publication : *Danièle Duteil*
Conception graphique : *Meriem Fresson*